

époque que les évêques obtinrent, par suite de donations territoriales qui leur furent faites, le titre de princes de Neisse et ducs de Grottkau. En 1460, Podiebrad, roi de Bohême, assiégea et prit Breslau, qui s'était déclarée contre les hussites; un moment, l'alliance de Mathias Corvin, roi de Hongrie, rendit l'indépendance à cette ville; mais à la mort de ce souverain en 1490, elle retomba en la possession des rois de Bohême. Dès 1522, elle adopta la réforme; soumise à Ferdinand d'Autriche en 1526, elle conserva néanmoins son indépendance religieuse, qui lui fut garantie par lettres patentes de l'empereur Rodolphe. En 1741, Frédéric II s'empara de Breslau, où, en 1742, fut signé le traité de paix qui mit fin à la première guerre de Silésie. Prise en 1757 par les Autrichiens, elle fut reprise en 1760 par Frédéric II. Enfin, en 1807, elle se rendit aux Français, qui firent sauter les anciennes fortifications, transformées depuis en agréables promenades. C'est de Breslau que, en 1813, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III adressa à son peuple cet appel qui souleva la Prusse contre la domination française. Patrie du philosophe Ch. Wolff, du romancier Van der Velde et du publiciste Gentz.

Voici la description des principaux édifices de Breslau :

— **Monuments.** La CATHÉDRALE, consacrée au culte catholique et dédiée à saint Jean, est remarquable par la délicatesse et les proportions gracieuses de son architecture. Elle a été bâtie en briques rouges, de 1148 à 1176. Ses deux tours sont ornées de nombreuses sculptures, dont quelques-unes sont inachevées. La porte principale est en bois de chêne finement travaillé : on y voit représenté Joseph vendu par ses frères. L'intérieur de l'édifice comprend une nef à voûtes ogivales et deux bas-côtés; on y remarque : le maître-autel et le tabernacle, ouvrages de la fin du XVI^e siècle; la statue de sainte Elisabeth, par Ercole Florenti; les statues en marbre d'Aaron et de Moïse, par Brackhoff, de Vienne; des tables de bronze sculptées par Pierre Visscher, de Nuremberg; un *Saint Etienne*, attribué au Titien; une *Madone*, attribuée à Lucas Cranach; des fresques, des mosaïques, des tombeaux d'évêques et de chanoines. Les chapelles situées derrière le maître-autel sont richement ornées. La cathédrale a été entièrement restaurée, il y a quelques années.

Les autres églises remarquables de Breslau sont : Sainte-Croix (*Kreuzkirche*), bâtie en 1288 sur une crypte fort ancienne; devant le maître-autel s'élève le mausolée du duc Henri IV de Breslau, fondateur de l'édifice; la statue du prince est en terre cuite et est portée par des anges et des prêtres; — l'église des Femmes ou du Sable (*Frauenkirche* ou *Sandkirche*), monument du XVI^e siècle, qui n'a qu'une seule tour et qui possède quelques bons tableaux; — l'église de Sainte-Dorothee, bâtie en 1350 par l'empereur Charles IV; — l'église de Saint-Vincent, édifice gothique, d'un style peu élégant, où l'on voit le tombeau du duc Henri II, son fondateur, des sculptures du XVI^e siècle, des tableaux de Wilmann, Benton, Platzer, etc.; — l'église de Sainte-Elisabeth, consacrée au culte protestant; elle a été construite vers le milieu du XIII^e siècle; sa tour, réunie à la nef par une travée, avait autrefois 153 mètres de haut; elle n'a plus que 108 mètres et passe encore pour être la plus élevée de toute la Prusse; l'intérieur de l'église renferme plusieurs monuments intéressants de peinture et de sculpture; au-dessus de la sacristie se trouvent la bibliothèque Rhediger riche en beaux manuscrits à miniatures, et la collection Sömbisch, contenant plus de quinze mille estampes; — l'église de Sainte-Marie-Madeleine, la première église de Breslau qui adopta la réforme (1523); ses deux tours sont réunies par une arche; les fonts baptismaux, la chaire, l'orgue et les vitraux, donnés en 1850 par le roi de Prusse, méritent l'attention; — l'église de Saint-Bernardin, fondée en 1453 par le franciscain Jean de Capistran, terminée seulement en 1502; on voit dans une de ses chapelles un grand tableau du XVI^e siècle, représentant, en trente-deux compartiments, la vie de sainte Hedwige, femme de Henri I^{er}.

Parmi les autres monuments de Breslau, nous citerons l'hôtel de ville (*Rathaus*) grand et bel édifice du commencement du XVI^e siècle, décoré extérieurement de sculptures bizarres et d'une exécution vraiment étonnante; — le théâtre, construit en 1844, par Langhaus, près du palais du gouvernement (autrefois palais du comte Hatzfeld); — la Bourse, construite par le même architecte et ornée d'une statue de Blücher par Rauch; — le Palais-Royal, bâtiment élevé en 1846, et dans lequel on a réuni une collection de tableaux composée en partie des doubles du musée de Berlin, et en partie d'œuvres d'artistes modernes, notamment de Heydenreich, de Lessing, de Frédéric Schiller, de Mücke, de Rosenfelder, etc.; — l'hôtel de la monnaie, en face duquel s'élève, sur une place, une fontaine surmontée d'une statue de Neptune; — l'Université, fondée en 1702 par l'empereur Léopold pour les jésuites, et reconstituée en 1811; sa bibliothèque compte plus de 300,000 volumes et de 20,000 manuscrits, etc.

BRESLAU (Henri, duc de), héros polonais, né en 1171, mort en 1241. Il était à peine en possession du duché de Breslau, par suite de la mort de son père Henri le Barbu (1237),

que Batukhan, à la tête de ses Tartares Mongols, fondait sur la Pologne, saccageait Cracovie, abandonnée lâchement par Boleslas V dit le Chaste, et marchait sur Breslau. Le duc Henri, qui était parvenu à réunir une armée, attendit les Mongols près de Liegnitz, dans la grande plaine appelée *Dobze Pole* (le Bon Champ). Les deux armées en vinrent aux mains; mais, après des prodiges de valeur, les Polonais furent écrasés par le nombre. Le duc Henri, resté presque seul, refusa de quitter le champ de bataille, et se conduisit en héros. Entouré de tous côtés, il tomba atteint par la lance d'un Tartare. Les Mongols lui coupèrent la tête, qu'ils promènèrent autour du château de Liegnitz, et, après avoir mis toute la contrée à feu et à sang, ils se dirigèrent vers la Bohême. Lorsque la duchesse Anne, femme d'Henri de Breslau, revint à Liegnitz, les morts étaient encore entassés sur le champ de bataille. Elle reconnut, dit-on, son époux aux six doigts qu'il avait au pied gauche.

BRESLAY (Gui), magistrat français, mort vers 1550. Nommé conseiller au grand conseil en 1526, il eut, de 1539 à 1543, la présidence de ce corps, et fut envoyé à Nice par Henri II pour diriger le procès fait au marquis de Nemours. Il a publié, sous forme de dialogue, un écrit intitulé : *Du bien de paix et calamité de guerre* (Paris, 1538).

BRESLE (la), petite rivière de France, prend sa source dans le département de l'Oise, canton de Formerie, passe à Amale, sépare les départements de la Somme et de la Seine-Inférieure, baigne Senarmont, Eu, et se jette dans la Manche au Tréport, après un cours de 72 kilom.

BRESLES, bourg de France (Oise), arrond. et à 15 kilom. E. de Beauvais; 1,937 hab. Tourbe, culture maraîchère; commerce de grains. Vestiges d'un camp romain; ruines d'un château fort pris par les ligueurs en 1590 et démantelé en 1699.

BRESLINGUE s. f. (brè-slain-ghe). Horticulture. Variété de fraiser.

BRESMAL (Jean-François), médecin flamand, né vers 1670 à Tongres. Il s'établit à Liège, où il exerça son art avec distinction, et composa plusieurs ouvrages, notamment : *la Circulation des eaux ou Hydrographie des eaux minérales d'Aix et de Spa* (Liège, 1699); *Analyse des eaux minérales ferrugineuses des fontaines de Tongres* (1701); *Parallèle des eaux minérales actuellement chaudes et actuellement froides du diocèse et pays de Liège* (1721).

BRESOLLES s. f. pl. (bre-zo-le). Art culinaire. Rouelles de veau amincies et mises en ragout.

BRESSAN, ANE s. et adj. (brè-san, a-ne). Habitant de la Bresse; qui appartient à la Bresse ou à ses habitants : *C'était une femme qui portait le costume de BRESSANE*. (Alex. Dum.) *Ah! ma foi, tant mieux, s'écria la vieille BRESSANE en se signant avec une naïveté sérieuse.* (Balz.)

— Habitant de Brescia; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les municipaux lui disaient que les BRESSANS aimaient la liberté plus que les autres Italiens.* (H. Boyle.)

» Dans ce sens seulement, on dit aussi BRESSIAN, ANE.

— s. m. Nom vulgaire du canard sauvage.

— **Encycl.** *Race bovine bressane.* Ces animaux ont le corps trapu, petit, l'encolure médiocre, la tête assez forte pour la taille, les cornes un peu horizontales, le poil long, d'un blond très-pâle. La *race bressane* occupe le sud-ouest des montagnes du Jura, une partie des départements de l'Ain, du Jura et de Saône-et-Loire. Elle comprend deux sous-races ou variétés bien distinctes, celle de la haute Bresse et celle de la Dombes.

La sous-race de la haute Bresse a le corps trapu, épais, la tête plate, les membres fins, le poil froment ou jaune clair, quelquefois pie blanc et noir ou jaune et blanc. Elle est bonne laitière; les bœufs sont estimés pour le travail. Quand on les engraisse, ils donnent, quoique déjà vieux, beaucoup de suif et de très-bonne viande.

La sous-race de la Dombes est généralement très-petite; elle a un abdomen très-développé, le poitrail resserré, les lombes étroites, l'encolure longue et grêle, le poil jaune, couleur de paille ou froment, le squelette volumineux relativement aux chairs. Cette sous-race est bonne pour le lait. Le bétail de la Dombes a été fréquemment croisé avec les races des contrées voisines; on reconnaît les métiés aux formes et au pelage; les cornes horizontales indiquent le sang tourache; le poil blanc, le charolais; le noir seul ou mêlé de blanc indique le sang suisse; le jaune rouge indique celui des plaines de la Haute-Saône; le jaune paille est la couleur propre au pays.

La *race bressane* est bonne laitière, d'un facile entretien, travaille bien et s'engraisse très-facilement; malheureusement, elle est petite, sans épaisseur et manque de muscles. Le premier de ses défauts tient évidemment à un sol ingrat, à une nourriture insuffisante et de mauvaise qualité. Pour y remédier, il faudrait assainir les terres, pratiquer le chaulage en grand et remplacer les champs par

des prairies ou des pâturages artificiels; mais, si l'on ne doit pas songer à agrandir ce bétail, on peut très-bien améliorer ses formes, donner de la capacité à la poitrine, de la largeur à la croupe, et rendre les cuisses charnues : il suffirait pour cela de bien choisir les reproducteurs, et ce choix serait d'autant plus facile que plusieurs familles de la *race bressane* possèdent, en assez grand nombre, des individus qui joignent à de belles formes de la finesse et des qualités laitières de premier ordre. L'exces de volume du ventre est encore un des principaux défauts de la race; on le fera aisément disparaître en soignant convenablement les jeunes élèves, au moins pendant l'hiver qui suit le sevrage. On a proposé d'améliorer la *race bressane* par des croisements avec la race bretonne ou avec la race d'Ayr; il serait bien plus simple et bien plus facile, ce nous semble, de l'améliorer par elle-même. Cette race, en effet, renferme des variétés excellentes, qui rendent beaucoup en proportion de ce qu'elles consomment, et qu'on pourrait amener en peu de temps à une très-grande perfection.

BRESSANI (Jean), poète italien, né à Bergame en 1490, mort en 1580. Doué d'une extrême fécondité, il n'écrivit pas moins de 70,000 vers latins, italiens ou bergamasques, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans un de ses écrits intitulé : *De seipso et de suis scriptis*. Il était lié avec les littérateurs les plus distingués du temps. Un certain nombre des poésies de Bressani, qui, comme tous les improvisateurs, avait un style inégal et souvent incorrect, ont été publiées à Brescia en 1574.

BRESSANI (François-Joseph), missionnaire italien, né à Rome en 1612, mort à Florence en 1672. Etant entré dans l'ordre des jésuites, il fit partie de la mission du Canada, se rendit chez les Hurons, où, après un séjour de neuf ans, il fut pris par les Iroquois, qui lui firent subir les plus cruels tourments et le vendirent aux Hollandais de la Nouvelle-Amsterdam. Ceux-ci le ramenèrent en Europe et le débarquèrent à La Rochelle en 1644. Bressani retourna chez les Hurons, puis revint en Italie, où il se livra avec succès à la prédication. On a de lui : *Relazione degli missionari della compagnia di Gesù nella Nuova-Francia* (1653, in-4°).

BRESSANI (Grégoire), philosophe et philologue italien, né à Trévise en 1703, mort à Padoue en 1771. Très-versé dans les connaissances philosophiques et grand admirateur d'Aristotele et de Platon, il s'efforça de remettre en vogue ces deux philosophes, singulièrement délaissés depuis la révolution opérée par Galilée. En même temps, il s'attachait à donner le goût de la pure langue italienne, qui commençait à s'altérer. Bressani était lié avec un grand nombre de savants et de littérateurs, notamment avec Algarotti, qui, sachant le philosophe pauvre, lui avait fait une pension pour le mettre dans une position indépendante. Ses principaux ouvrages sont : *Il modo del filosofare introdotto dal Galilei* (Padoue, 1753), dans lequel il attaque la philosophie de Galilée et celle de Newton; *Discorsi sopra le obbiezioni fatte dal Galileo alla dottrina di Aristotele* (1760); *Discorso intorno alla lingua italiana* (Venise, 1740), etc.

BRESSANT (Jean-Baptiste-François), acteur français, né à Chalon-sur-Saône en 1815, d'une honorable famille de bourgeoisie. Il vint très-jeune à Paris et commença par être saute-ruisseau chez un avoué. Bressant, ne pouvant décider ses parents à le laisser entrer au théâtre, pour lequel il se sentait une vocation décidée, se plaça, quai Voltaire, chez un marchand de peintures lithochromiques. Cette nouvelle profession était plus dans ses goûts, dit un biographe; il allait dans les ateliers faire retoucher les peintures et récitait à qui voulait les entendre des tirades de tragédie. Enfin, un hasard mit Bressant en rapport avec Casimir Bonjour, qui jouissait alors d'un certain crédit auprès de la Comédie-Française. Le littérateur donna au jeune Bressant une lettre de recommandation pour Michelot. « C'est un futur prince de la comédie que je vous adresse, écrivait le protecteur; traitez-le avec tous les égards dus à son rang. » Le prince était trop jeune pour entrer au Conservatoire; Michelot ne put l'admettre à ses leçons qu'en qualité d'auditeur. Deux mois plus tard (en 1832), Bressant, apprécié par la direction des frères Seveste, débutait au théâtre de Montmartre. Il était si frêle et si délicat qu'il ne put se présenter d'abord que dans les rôles créés par Mmes Thénard et Déjazet, dans les *Jours gras* sous Charles IX et Antoine ou les *Trois générations*. Qui le croirait?... Bressant, le futur jeune premier le mieux léché de la Comédie-Française, Bressant joua le rôle d'un ours dans la *Sylphide*, pièce à spectacle, montée pour faire briller la directrice, Mme Seveste.

Peu de temps après, Daudel, artiste du théâtre des Variétés, présentant l'avenir de Bressant, engagea le jeune homme à demander un congé à son directeur pour entrer dans une troupe organisée par Perlet, qui allait donner des représentations au théâtre français de Londres. Perlet fut charmé des dispositions du jeune Bressant et surtout d'une foule d'espérances spirituelles que la gravité de la biographie ne permet guère de rapporter. Six mois plus tard, Bressant était en-

gagé au théâtre des Variétés, à la recommandation de Jenny Colon, qui avait joué avec lui à Londres. Il débuta le 13 avril 1833, dans les *Amours de Paris*, vaudeville en deux actes, de Dumersan. « Le nouveau venu est jeune et mauvais, » disait le lendemain un journal. Bressant ne paraissait qu'à de rares intervalles, dans son rôle de début, lorsqu'une indisposition de Vernet permit au débutant de se risquer dans le rôle de Peppo, de la *Prima donna*. Un succès réel couronna l'audace de Bressant. Se faire applaudir à côté de la cantatrice Jenny Colon, ce n'était pas un mince résultat... La *Comtesse d'Egmont*, le *Père Goriot* et le *Marquis de Brunoy*, achevèrent de mettre en lumière le talent de Bressant, et placèrent l'artiste au premier rang. Frédéric-Lemaître, qui remplissait le rôle du marquis de Brunoy, le félicita après la première représentation. Bientôt la réputation croissante du jeune Bressant attira l'attention du comité de la Comédie-Française, et peu s'en fallut que le pensionnaire des Variétés ne devint, dès 1835, un des soutiens de la maison de Molière. Il en fut empêché par sa femme, Mlle Dupont, qu'il avait épousée en 1834, et dont il devait se séparer plus tard pour incompatibilité d'humeur. Vers 1836, dit un biographe, un jugement cassa l'engagement de Bressant avec les Variétés, comme contracté pendant sa minorité; mais Dupont, le beau-père de l'artiste, était l'entrepreneur des succès du théâtre; sa fille, Mme Bressant, faisait partie de la troupe; Bressant craignit que sa retraite ne compromît leur position, et, en homme de cœur, il resta au théâtre, quoiqu'il eût gagné son procès. Il se fit applaudir de nouveau dans le drame de *Kean* et dans le *Chevalier d'Eon*. Vers la fin de 1839, à la suite de quelques nouveaux démêlés judiciaires avec la direction des Variétés, il accepta les offres brillantes de la Russie, et quitta tout à coup Paris, ce qui le fit condamner à 20,000 francs de dommages-intérêts. Il débuta à Saint-Petersbourg avec le plus grand succès, et cependant Bressant abandonna subitement cette ville, en 1846, pour revenir en France. Ce brusque départ le fit condamner de nouveau à 16,000 francs de dommages envers le général Guédéonoff, son dernier directeur.

Bressant débuta au théâtre du Gymnase le 21 février 1846, par le rôle de Maurice, dans *Georges et Maurice*, vaudeville en deux actes, de Bayard et Léon Laya. Il n'obtint d'abord qu'un succès médiocre. La vogue de Bressant ne date que de ses créations de Lovelace dans *Clarisse Harlowe*, et d'Albert dans la *Protégée sans le savoir*. A l'expiration de son engagement avec le Gymnase, il préféra aux 25,000 francs qu'il touchait pour dix mois à ce théâtre, et aux 70,000 francs que la Russie lui offrait pour le même temps, le titre de sociétaire de la Comédie-Française, qui lui fut conféré d'office le 31 janvier 1854.

Bressant débuta sur la scène de la rue de Richelieu le 6 février suivant, par les rôles de Clitandre des *Femmes savantes*, et d'Edouard d'Anceis de *Mon étoile*, comédie de Scribe, reçue en premier lieu au Gymnase, et qui suivit l'artiste à la Comédie-Française. Bressant ne parut d'abord que médiocre dans la haute comédie, genre qui exige de longues et sérieuses études. Il fut plus heureux dans le rôle de Bolingbroke du *Verre d'eau*, qu'il reprit à M. Brindeau. S'il ne marcha pas toujours dans la tradition, il montra du moins, dans ce rôle, un talent souple et varié. Depuis lors, M. Bressant a abordé les rôles du répertoire, et l'on a beaucoup vanté ses manières élégantes et le charme de sa voix. Il possède, il est vrai, cette diction savante dont on n'a le secret qu'à la Comédie-Française; mais sa distinction est quelque peu conventionnelle, et sous l'habit de Clitandre, comme sous le manteau d'Almaviva, perce visiblement le frac noir du Gymnase. Bressant porte avec une spirituelle élégance le gilet bourgeois de la comédie moderne. N'exigeons pas qu'il fasse oublier d'illustres artistes qui ont, avant lui, interprété Marivaux; les marquis de l'ancien répertoire deviennent d'ailleurs, disons-le à la décharge de Bressant, de plus en plus difficiles à reproduire à la scène. Où sont-ils? qui les a vus? sur quels modèles vivants et babillants étudier ces êtres frivoles et insolents, étourdis et enjoués, dont le geste était la première originalité? Tout leur esprit résidait dans certaines façons d'aller et de venir, de sautiller en marchant, d'épousseter ces dentelles qui nous sont devenues aussi étrangères que les élégas, ces romanes du temps de Pétrone. Leur subtil arôme, à ces petits maîtres, s'est dissipé à la retraite de Firmin, et la tradition, en ce qui les concerne, n'a guère plus de valeur pour l'artiste d'aujourd'hui que celle d'un flacon dont l'essence s'est échappée depuis un siècle. Aussi Bressant a-t-il fait une tentative téméraire en essayant, après Fleury, le comédien des grandes manières, après Armand, l'éternel jeune premier de Mlle Mars, de faire revivre le Moncade de l'*Ecole des bourgeois*, type absolument perdu pour nous. Sans compter qu'il n'a plus la jeunesse ni la légèreté qu'il faut à cette personification étincelante des roués de la régence, il lui manque cette souveraine impertinence qui en est le trait principal. Mais que Moncade s'appelle Gaston de Presle, et qu'il revête un frac de Dusautoy; que la comédie s'appelle le *Gendre de monsieur Poirier*, au lieu de s'appeler l'*Ecole des bourgeois*, et voilà que soudain